

jours. Après ce temps, on filtre au papier et on ajoute 100 grammes de teinture de benjoin.

Esprit de menthe :

Essence de menthe surfine, dite  
essence de menthe anglaise... 10 grammes.

Alcool rectifié à 90°..... 90 —  
8 à 10 gouttes par verre d'eau.

N.B.—Dans vos préparations n'employez jamais d'eau-de-vie de grains, ni d'esprit de bois.

## La Page des Enfants

Nous devons à l'amabilité de Son Excellence Lord Aberdeen ce joli petit conte écrit par sa fille, Lady Marjorie, qui, comme on le sait, n'est âgée que de quatorze ans. Quel excellent exemple pour nos petites amies et abonnées !

### UN CADEAU PRECIEUX.

Il vivait autre fois deux fillettes dans une petite ville. Elles étaient âgées de dix ans, et leurs noms étaient Agnès et Dorothy. Elles ignoraient les bienfaits de la richesse, et ne possédaient pas beaucoup de jolies choses, leur seul trésor consistant en deux pots de terre où s'épanouissaient de beaux lis. Ces plantes, toute leur joie, étaient soigneusement entretenues.

Un jour Agnès entra en courant chez son amie.

—Tu ne sais pas ! s'écria-t-elle; le roi et la reine passent par notre ville dans cinq jours. Tout le monde s'agite et fait des projets pour l'ovation et la fête de bienvenue !

—Le Roi ! s'exclama Dorothy. Oh ! ne pouvons-nous faire notre part nous aussi ? Agnès ; il le faut.

—J'y pensais justement. Mais quoi?... nous n'avons rien. Marguerite racontait, il y a un instant, comment on allait couvrir leur maison de draperies et les devises qu'on va peindre sur des bandes, et les fleurs de serres qui seront achetées pour la circonstance. Il faut être riche pour cela, et nous n'avons que quatorze sous à nous deux. Ce que nous pourrions accomplir avec si peu serait à peine remarqué.

Dorothy soupira.

—J'aimerais bien à faire quelque chose, pourtant. Quand mon père a été renversé et écrasé par une voiture à Londres, la Reine qui en avait été témoin a été si bonne. Par ses ordres il fut envoyé à papa un médecin, puis du vin et un tas de bonnes choses.

Le lendemain, comme ces enfants trottaient vers l'école, Dorothy eut un cri de joie.

—En effet ! sommes-nous bêtes de n'y avoir pas pensé ! Nos lis ! voilà justement l'affaire.

—Qu'en ferons-nous ?

—Mais nous les offrirons à la Reine !

—Excellente idée ! Après l'école, veux-tu, nous irons acheter du ruban pour les attacher ? Ce sera charmant !

Ce fut avec un sentiment de fierté que nos deux fillettes déposèrent leurs modestes épargnes sur

le comptoir du mercier, qui leur donna en échange chacune un bout de ruban. Dorothy le voulut blanc, mais sa compagne en choisit un rouge pour animer la paleur des lis.

Ce même jour dans l'après-midi elles eurent la visite de leur amie Marguerite.

—Oh ! Dorothy, dit-elle en entrant ; je viens t'annoncer que cette pauvre Janie est très malade. Le docteur dit qu'elle ne verra peut-être pas le matin.

—Quoi ! s'exclama Dorothy, Janie se meurt ! ma pauvre petite amie ! Je m'en vais auprès d'elle.

Elle saisit son chapeau, et s'élança. Mais au moment de sortir elle eut une hésitation. Elle connaissait la misère et la sombre tristesse de la maison où elle se rendait. Ne lui était-il pas possible d'apporter quelque douceur, une dernière joie à la petite mourante ?

Tandis que son cœur charitable se posait cette question, son regard faisait le tour de la chambre.

Il rencontra la plante chérie. Elle était là dans la fenêtre, élancée et gracieuse, avec ses fleurs de neige s'épanouissant au soleil dans l'éclat de leur pure beauté ! Fleurs dignes d'un roi, mais bonnes aussi à adoucir les derniers moments d'une petite pauvre.

Dorothy alla droit à la fenêtre, et vivement, quoi qu'avec précaution, elle brisa les longues tiges.

—Que fais-tu donc ! s'écria Agnès ; mais la bonne petite fille s'enfuit sans répondre.

La soirée était fort avancée quand elle revint triste et pleurant.

—Ma pauvre Janie ! Je ne la verrai jamais plus. Oh ma pauvre petite amie ! Et ce soir là elle n'eut d'autre chagrin que celui de la perte de Janie.

Mais au matin, quand le jour nouveau lui montra les tiges mutilées, il lui fallut s'avouer à elle-même qu'elle regrettait aussi les fleurs disparues. En se représentant le bonheur qu'elle aurait eu de les offrir à la Reine et d'entendre sa souveraine l'en remercier, ce fut plus fort qu'elle ; elle pleura tout bas.

Cependant, le sourire attendri et l'éclair de joie qui avait passé dans le regard de la petite malade en apercevant son bouquet lui revint aussi, et Dorothy se consola en pensant que rien de ce qu'aurait pu faire la Reine ne valait la récompense déjà obtenue.